



Emily Snow

DÉSIR EXTRÊME

J'AI
LU
POUR ELLE

illicit'

Désir extrême

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

YOUR TOXIC SEQUEL

0.5 – Le clip
Numérique

1 – Le deal
N° 12000

1.5 – Le break
Numérique

2 – La tournée
N° 12044

3 – La fougue
N° 12205

EMILY
SNOW

Désir extrême

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sylvie Del Cotto*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées, retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
FRICTION

Éditeur original
HEA Press, LLC

© Emily Snow, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2019

Remerciements

Un grand merci à la FORMIDABLE équipe d'HEA Press – Rebecca et Abby – ainsi qu'à ma merveilleuse correctrice Christrine Estevez, à Jenn et à toute l'équipe exceptionnelle de Social Butterfly PR. Sérieux, mesdames, vous êtes uniques et patientes. Je vous admire tant. Merci de m'avoir guidé tout au long du chemin. Lucy, Jace et moi vous en sommes très reconnaissants.

Merci aux filles de mon groupe Facebook « Your Toxic Sequel Support Group » de me faire sourire quotidiennement et de défendre mes livres. Vous êtes toutes géniales !

Merci à mes merveilleuses lectrices-tests : Stacy Kestwick, Michelle Valentine, Kandy Lute Butler, Yolanda March et Lourdes Santin Sanchez. Lourdes... je m'incline devant tes talents de traductrice. Merci de m'avoir aidée avec les petites perversions de B !

À Kellie Dennis, la graphiste qui dessine mes couvertures. Cette couverture est TOUT ! J'aimerais également remercier la merveilleuse Wander Aguiar pour sa sublime photographie et Jonny James, le parfait « Jace ».

À tous mes formidables amis auteurs : vous êtes épatants. J'ai tellement de chance de faire partie d'une communauté aussi excellente et bienveillante. Plein d'amour à vous tous.

Aux blogueuses de la communauté de la romance : MERCI ! Votre soutien et votre amour envers mes livres comptent plus que tout pour moi. Je vous estime plus que vous ne sauriez l'imaginer. Merci de prendre aussi bien soin de moi et de tous les auteurs indés.

Et à ma famille – mon mari et mes merveilleux enfants : je vous adore de tout mon cœur, et je suis profondément touchée que vous m'ayez supportée pendant que j'étais plongée jusqu'au cou dans l'univers de Jace et Lucy. Merci d'avoir trop souvent mangé au McDonald et de m'avoir laissée travailler dans ma grotte. Je vous préparerai un festin maintenant que ce livre est publié, et ce sera succulent. Je vous aime tant.

Et enfin, et non des moindres : merci à vous d'être aussi formidables. L'enthousiasme et le soutien que vous accordez à mes livres ne cessent de m'émerveiller. Je me sens bénie de vous avoir. Merci pour tous vos e-mails, vos commentaires et vos messages ! Ils ne manquent jamais de me faire sourire.

Twitter : @emilysnowbks

Facebook : <https://www.facebook.com/EmilySnowBooks>

E-mail : EmilySnowBooks@gmail.com

Retrouvez la playlist de FRICTION sur Spotify :
<https://open.spotify.com/user/1252723171/playlist/4kwNhA0RyJfQtMDX3wBO4s>

1

Lucinda (Lucy) Williams

— Je joue au bingo avec Cynthia et Dean cet après-midi. Tu voudr... tu te joins à nous ? Histoire que tu ne restes pas seule. Je déteste te savoir seule, Lucy.

L'invitation de ma mère, couvrant la version de Tony Bennett et Lady Gaga de *The Lady is a Tramp* crachée par mon lecteur CD, m'emplit de honte tandis que, mal réveillée, je pénètre dans la cuisine. La routine matinale devrait être simple. Un passage aux toilettes, deux ou trois tasses de café, et on recommence. Au lieu de quoi je me vois rappeler qu'à vingt-sept ans, d'une : je vis chez ma mère, et de deux : je suis célibataire.

Je l'affronte, bras croisés sur ma poitrine pour éviter qu'elle me reproche de ne pas porter de soutien-gorge. Elle est assise bien sagement à la table de la cuisine en verre assemblée par mon père – en jurant de bout en bout – durant les vacances de Thanksgiving, lors de ma première année de fac. Sa tasse de café dans une main, elle feuillette le journal de l'autre. Bien que le soleil ne soit pas tout à fait levé, je ne m'étonne pas qu'elle soit déjà habillée, son carré noir impeccablement coiffé, et subtilement maquillée.

J'étouffe un bâillement dans le pli de mon coude.

— Bonjour à toi aussi.

Elle examine mes pieds nus, mon ample tee-shirt, ma chevelure noir de jais emmêlée, et plisse les yeux. Je fronçe les sourcils en retour.

— Alors... le bingo ? (Comme je secoue la tête, elle voûte le dos et soupire.) Je m'inquiète pour toi, c'est tout.

— Je sais, c'est gentil.

J'ouvre le placard et m'empare de la première grande tasse à portée de main, achetée lors d'un séjour en famille à Da Nang, l'été suivant le décès de mon père. Je prends un siège en face d'elle, remonte mes genoux sur ma poitrine, et étire mon tee-shirt sur mes jambes.

— Tout va bien, je te promets. Et si j'ai l'air contrarié... c'est parce que tu écoutes Tony et Gaga dès le réveil.

Tandis qu'elle chante les louanges de Gaga et Tony, je fais mine de me concentrer sur mon téléphone, resté toute la nuit sur la table de la cuisine. Toutefois, après un rapide coup d'œil, je regrette mon geste. J'ai reçu trois SMS, tous de Tom. Ma pression sanguine grimpe en flèche au fil de ma lecture.

23 h 19 : Je ne te poursuivrai pas en justice si tu arrêtes de t'entêter. Ta carrière est tout pour toi et nous avons besoin de toi ici.

23 h 21 : Tu vis chez ta mère comme une gamine, et je te connais. Ça ne t'amuse pas.

23 h 21 : Lucy, je sais que tu reçois mes messages.

J'ai envie d'écraser mon poing sur son visage parfait pour le punir de me contraindre à entamer ma journée avec ces histoires. Je prends sur moi pour me retenir de frapper mon écran sur la table. Mon téléphone est neuf et je n'ai pas les moyens de le

remplacer. Je le pose gentiment à côté de mon café et m'efforce de sourire à ma mère.

Elle interprète mon changement d'humeur comme un encouragement, aussi se penche-t-elle doucement vers moi.

— Ça te ferait du bien de sortir.

Mille autres méthodes revigorantes m'effleurent l'esprit :

Un cocktail avec double, voire triple dose d'alcool.

Au moins une bonne nuit de sommeil de huit heures, sans m'inquiéter sur mon avenir ni angoisser à cause de mon ancien chef, un abruti qui me mène la vie dure.

Du sexe.

Les trois, éventuellement dans le désordre. Au stade où j'en suis, je ne peux pas faire la difficile. Je prendrai ce qui se présentera sans chipoter.

— En réalité, j'ai d'autres projets aujourd'hui, informé-je ma mère avec un entrain forcé, faisant de mon mieux pour chasser de mes pensées les messages qui requièrent ma réponse. (Je me demande si je suis seulement capable de communiquer avec Tom sans l'envoyer sur les roses.) J'ai un entretien d'embauche à Boston, dans une boîte qui s'appelle EXTreme Effects. J'ignore à quelle heure je rentrerai et ça m'ennuierait que tu m'attendes.

J'ai prononcé la formule magique, « entretien d'embauche ». Elle rapproche sa chaise de la mienne. Les coudes sur la table, elle cale son menton dans ses mains.

— L'agence de placement de la semaine dernière a déjà trouvé une offre qui te correspond ?

— Non, je l'ai trouvée moi-même. Une annonce sur Craigslist.

Son grand sourire s'évanouit rapidement, et je sens le feu me monter aux joues tandis que ses doigts

tapotent ses tempes et que ses lèvres se pincent en une fine ligne.

— Craigslist... très bien.

J'aurais dû le voir venir. Elle désapprouve ouvertement. Voilà pourquoi je comptais cacher ce rendez-vous, d'autant que sur Internet, je n'ai rien trouvé sur EXtreme Effects si ce n'est qu'ils sont spécialisés dans la soudure et les travaux de métallurgie en tout genre. J'ai eu beau fouiner pendant plusieurs heures, l'alarmant manque d'informations les concernant a failli m'inciter à annuler le rendez-vous auprès de Daisy, l'assistante qui m'a contactée par e-mail.

Bien entendu, il a suffi que je consulte mon compte en banque pour me raviser.

Il faut savoir se contenter de ce que l'on a, et étant donné que la matinée a démarré sur une invitation à jouer au bingo avec ma mère et ses amis...

Me raidissant, je lui jette un regard sans équivoque.

— C'est un emploi, pas des rencontres intimes. En outre, cette *horreur* dans le salon ne vient pas d'une annonce de Craigslist ?

Je désigne une monstruosité de près de deux mètres fixée au mur, en face de la cuisine. Ma mère adore ses émissions télé autant qu'elle déteste dépenser des sommes exorbitantes. Naturellement, elle a opté pour un écran plat d'occasion.

— C'est différent, proteste-t-elle. C'est un téléviseur. Ton histoire me paraît dangereuse.

— Les employeurs ne se battent pas pour m'embaucher. Le moins que je puisse faire, c'est me rendre aux entretiens. Je n'ai rien à perdre.

Il m'en coûte d'avouer cela à haute voix.

Malgré tout, quand je suis revenue vivre chez ma mère, j'étais confiante, certaine que tout irait bien, que je décrocherais un poste en un rien de temps. Au

lieu de quoi j'entends le même reproche en boucle, un entretien après l'autre :

Surqualifiée.

Peut-être le suis-je, mais je n'en connais pas moins le véritable motif de mon chômage prolongé, et il n'est pas lié à mes compétences. J'ai rompu un contrat de deux ans avec mon dernier employeur. Et l'employeur en question – dont les récents messages m'ont mise à cran avant 8 heures du matin – prend un malin plaisir à réduire à néant mes chances d'être recrutée.

Le raclement de la chaise de ma mère sur le sol détourne mes pensées de Tom. Elle se lève et saisit sa tasse sur le set de table, s'appliquant à dissimuler son renfrognement derrière un sourire rassurant.

— Si les recruteurs ont de la jugeote, ils t'appelleront, assure-t-elle en se dirigeant vers le lave-vaisselle.

— Je ne compte pas trop là-dessus.

— N'oublie pas d'emporter ta bombe lacrymogène à cet entretien.

Avant que je ne commence à objecter, elle lève un doigt d'une manière qui me rappelle nos disputes quand j'étais enfant. Quoi qu'il advienne, Susie Williams a toujours raison.

— Tu les as dégotés sur Craigslist, Lucinda. Prends ta bombe lacrymo avec toi, un point c'est tout.

Sur une inspiration, je lui promets de la glisser dans mon sac et quitte la table pour explorer mes cartons en quête de mes escarpins beiges porte-bonheur. Je les portais le jour où j'ai été promue directrice senior du marketing à WLC – un an avant que je ne me laisse persuader de travailler pour Tom chez Java-Org. Aujourd'hui, j'ai besoin de mettre toutes les chances de mon côté, car ce salopard a raison sur un point : ça ne m'amuse pas de dévier aussi clairement de mes objectifs.

La maisonnette de Worcester de ma mère ne se trouvant qu'à une bonne heure de route d'EXtreme Effects, situé dans l'est de Boston, je pars deux heures en avance. Toujours énervée par les messages de Tom – et il est fort probable que je passe le restant de la journée sur les nerfs tant il assombrit mon humeur –, je tâche de me concentrer sur ce qui reste contrôlable. Ainsi que je l'ai dit à ma mère, les employeurs ne s'arrachant pas ma candidature, il est impératif que cet entretien se déroule sans accroc.

J'en ai désespérément besoin.

Le GPS annonce que je suis arrivée à destination. Je me gare le long du trottoir, me retourne dans mon siège pour observer le bâtiment tandis que j'éteins le moteur. Les coins de mes lèvres s'affaissent. Comparé au bâtiment de dix étages de WLC localisé en centre-ville de San Francisco, ou aux spacieux locaux chics de Java-Org loués par Tom et son associé dans South of Market, cette bâtisse brunâtre ressemble davantage à un vaste garage. Connaissant ma chance, le responsable qui me recevra en entretien sera accro au tabac à priser et vêtu d'une salopette qu'il n'aura pas changé depuis une semaine.

À peine cette idée m'a-t-elle traversé l'esprit que mon cuir chevelu me picote de honte. Le visage enfoui entre mes mains, je grogne dans mes paumes avant de repousser mes cheveux de mes joues en feu.

— Ne fais pas ta snob, me tancé-je. Tu vaux mieux que ça.

Tandis que je me dirige vers le bâtiment, mon sac à main et mon portfolio sous le bras, les premières vagues de nausée me nouent l'estomac. Je suis une professionnelle compétente mais j'ai toujours du mal à me faire accepter. Lors des épreuves orales d'admission à l'université, je stressais tant que mon père, d'un naturel décontracté, m'avait confisqué mon

ordinateur portable et mon exemplaire de *Savoir se vendre en entretien pour les nuls*, pour m'obliger à me détendre. Les conseils de mon père, prodigués avant mon rendez-vous à Brown mais également lorsque j'étais rongée par l'angoisse à propos de mon poste à WLC l'année précédant sa disparition, sont restés gravés dans ma mémoire.

Montre-leur qui tu es, Lucinda Jane.

Mon vaporisateur au poivre monté en porte-clés dans une main, je quitte la fraîcheur de ce début de janvier et m'engouffre dans la chaleur des bureaux de cette mystérieuse entreprise dénichée sur Craigslist. Société dont je ne sais strictement rien, étant donné qu'elle est absente d'Internet, et à laquelle j'ai postulé parce que le salaire annuel de soixante mille dollars m'a paru séduisant.

Je me retrouve dans un espace réduit : dix mètres carrés encombrés de meubles de classement alignés contre un mur, en face d'une poignée de chaises. Une brune aux longues jambes, assise près de la porte en métal bleu à l'opposé de l'entrée, feuillette son book, lançant des regards occasionnels à la pendule sophistiquée trônant sur le bureau de la réceptionniste.

Je me dirige vers l'accueil d'un pas assuré. L'assistante, fortement tatouée, lève ses yeux d'un vert clair saisissant de l'écran de sa tablette.

— Laissez-moi deviner : cliente.

Quand elle recule sa chaise à roulettes, je m'efforce de ne pas lorgner l'inscription barrant son tee-shirt, *Vachement chic*. Au bout de quelques secondes, j'ouvre la bouche pour rectifier, mais elle secoue déjà la tête.

— Ah, entretien d'embauche.

Mon Dieu, j'espère que je n'ai pas posé un regard trop appuyé sur son tee-shirt.

— Oui. Je suis Lucy Williams-Duncan. J'ai été contactée par Daisy à propos d'un poste au marketing. J'ai rendez-vous à 14 heures.

— C'est moi, Daisy.

Elle retrousse les lèvres et gratte ses cheveux en épis platine du bout du stylet, son regard survolant ma robe asymétrique jaune doré.

— Et vous, Sunshine, vous êtes en avance.

— Une mauvaise habitude.

— Je ferais bien d'en prendre de la graine avant que M. E me fasse envoyer des invitations à d'éventuelles remplaçantes. (Elle désigne les deux chaises vacantes à côté de la jeune femme brune.) Elle a rendez-vous avant vous, à 13 h 30. Vous allez devoir patienter.

Avant de m'éloigner, je tapote le cadran de la pendule. La matière dure et froide me tire un frisson.

— Elle est très belle.

La réceptionniste s'illumine.

— Une création maison.

Rassérénée, je glisse mes clés dans la pochette de mon sac à main puis examine l'horloge de plus près.

— Alors comme ça, vous fabriquez des pendules ?

J'imagine déjà tous les aspects de la vente de pièces comme celle-ci, et j'en suis à détailler un programme de marketing quand Daisy se racle la gorge. Elle me regarde en battant des cils.

— C'est ça... des pendules.

Elle entrouvre les lèvres, fronce son petit nez et tapote son stylet sur la citation tatouée dans son cou.

— Entre autres objets fantaisie. Allez vous asseoir. Je vous ferai signe dès qu'il sera prêt à vous recevoir.

Pendant que j'attends de rencontrer l'insaisissable M. E, je potasse mon dossier. Je suis en train de relire pour la troisième fois la lettre de recommandation remise suite à un stage dans le cadre de mon

MBA à Stanford quand Daisy entonne mon nom d'une voix claire d'alto. Levant les yeux, je la vois sourire largement.

— L'entretien précédent a été écourté. Il est prêt à illuminer votre journée avec... ses prodigieuses lumières.

Faute de savoir si c'est de l'humour, je me contente de hocher la tête. Mon porte-documents en cuir serré sur ma poitrine, je lisse de l'autre main ma robe jaune en lainage qui se froisse facilement.

— Merci, dois-je...

Elle indique un point dans son dos, vaguement en direction de la porte bleue derrière son bureau.

— Après cette porte à gauche. Son bureau se situe au bout du couloir. Attention aux éclats de métal par terre, c'est le fouillis, là-dedans !

Par chance, le fatras semble se limiter à l'atelier, de l'autre côté du couloir. Deux ouvriers affublés de masques de protection s'affairent au son de *The Hills* de The Weeknd jaillissant d'enceintes suspendues, parmi des gerbes d'étincelles. Devant la porte d'E, j'inspire d'un coup sec pour me calmer les nerfs avant de frapper discrètement. Bien que la porte soit entrouverte, ma mère me reprochait si souvent de surgir sans prévenir quand j'étais enfant que j'ai appris à frapper avant d'entrer.

— Entrez, mademoiselle Duncan.

Mes orteils se recroquevillent dans mes escarpins porte-bonheur. Cette voix, avec ses voyelles étirées et ses consonnes appuyées, est époustouflante. J'en ai toujours pincé pour les accents étrangers. J'ai pourtant grandi avec une mère vietnamienne et un père originaire du Mississippi, mais la voix provenant de l'autre côté de cette porte flatte ma sensibilité auditive. Bien que clairement américanisée, elle garde un fond britannique.

Je me demande si le visage et le corps sont à la hauteur de la voix.

— Mademoiselle Duncan, répète-t-il avec une pointe d'agacement. Vous gaspillez votre temps autant que le mien en restant à l'extérieur.

Je redresse le dos et entre.

Et mon cœur remonte immédiatement dans ma gorge.

L'homme derrière le bureau métallique consulte l'écran de son ordinateur portable, les yeux et les lèvres plissés par la concentration. Je ne distingue que son buste mais je déteste illico mes réactions physiques face à sa chemise en flanelle bleue aux manches retroussées, ses cheveux bruns en brousaille et sa barbe de trois jours.

— Juste une seconde, je vais...

Levant ses yeux bleus de l'écran, sa voix se bloque dans sa gorge. Il me regarde fixement, ahuri. Ses longs doigts tatoués de chiffres romains frottant son menton, il incline la tête sur le côté. Je retiens mon souffle, priant, espérant, souhaitant un miracle qui n'arrivera pas car son examen se transforme en grand sourire.

Il m'a reconnue.

Il se souvient de moi, et mon cœur redescend lentement tandis que je dois admettre qu'un entretien de plus tombe à l'eau.

C'est le problème avec la plupart des perfectionnistes, même ceux qui sont tombés de leur piédestal : ils ont tous eu cette personne dans leur vie. Celle qui a rendu leur scolarité un peu plus stressante. Celle qui était, malgré sa constante méchanceté, l'objet de leurs fantasmes secrets. Celle qui était le contraire de tout ce qu'ils aspiraient à devenir parce qu'elle s'en moquait éperdument.

J'avais douze ans la première fois qu'il a posé les yeux sur moi.

C'est triste que je me souvienne aussi nettement de cet instant, mais pour ma défense, il a intégré notre classe en fin d'année, en mai, et j'avais fêté mon anniversaire trois jours avant son arrivée. Nous avions le même professeur principal, M. Collins, qui enseignait les sciences sociales, et pendant qu'ils s'entretenaient devant le tableau, j'étais subjuguée par son doux accent haché et sa manière de peigner ses cheveux foncés avec sa main.

Il fait le même geste en cet instant, mais sans parler.

La dernière fois que je l'ai vu remonte à dix ans. Il s'était plaint que mon discours de remerciements, en tant que deuxième de la promotion, était « long et chiant », et qu'il devait se rendre à une soirée pour combler des jeunes filles qui n'attendaient que lui. Hardie, j'avais rétorqué que nous nous reverrions lors de la réunion – s'il parvenait à délaissier son bong et ses minettes assez longtemps pour s'y rendre.

Et maintenant, je me retrouve pile en face de Jace Exley, sollicitant un emploi dans son entreprise.

Des vagues de chaleur montent dans mon dos, sous son regard froid qui m'examine de pied en cap – sans rater une miette de mon mètre soixante-dix, ou quatre-vingts avec mes talons. J'ai développé des formes depuis la dernière fois. J'ai des hanches, des seins et des fesses à présent, et j'ai depuis longtemps abandonné le carré court qui me donnait l'air plus âgée que ma mère.

Cependant, le temps d'un court instant, je me sens comme la jeune fille sans poitrine qui avait envie d'écraser son poing sur son visage taillé à la serpe chaque fois qu'il me lançait « Sors ce manche à balai de tes fesses, Williams ».

— Lucy Williams.

Les mains en cloche sur sa bouche, Jace se carre dans son siège avec l'expression de celui qui obtient toujours ce qu'il veut. Pour être honnête, je ne doute pas que son attitude reflète la réalité.

— Je n'aurais jamais imaginé que nos chemins se recroiseraient un jour, et encore moins dans mon bureau, mais je t'en prie... assieds-toi.

Jace Exley

Je n'aurais jamais cru que je la reverrais un jour.
Lucy Williams.

Non, Lucy *Duncan*.

Elle est mariée à présent. Ça devait arriver. Malgré sa grande bouche et ses airs de mademoiselle Je-sais-tout, elle a toujours été irrésistible, mais elle a encore embelli avec le temps. Je m'autorise à survoler sa silhouette du regard, lentement, parce que je me moque qu'elle le remarque.

Je commence par ses jambes.

Chaque fois qu'elle se mettait à me chercher des poux dans la tête, ce pour quoi elle était douée, je l'imaginai enrouler ses jambes autour de ma taille et me chevaucher. Ses jambes sont plus longues que dans mes souvenirs, et ses hanches pleines tout comme sa taille fine me donnent tant envie de les saisir que mes doigts picotent. Ses seins sont restés fermes, parfaits, mais elle ne les dissimule plus sous des pulls amples comme avant. Sa robe jaune laisse peu de place à l'imagination, d'autant que sa poitrine tend le tissu sous ses cheveux noirs soyeux.

J'ai un faible pour les cheveux longs – plus longs ils sont et mieux c'est car j'aime avoir quelque chose

à quoi m'accrocher – et entre cette crinière et ces hanches, il y a de quoi faire chez Lucy Williams... Lucy *Duncan*, me corrigé-je aussitôt.

Domage qu'un autre homme enfonce ses doigts dans ses cheveux, tirant sa tête en arrière jusqu'à ce que ses cils papillonnent et que s'ouvrent ses yeux ronds noisette. Que ses lèvres s'entrouvrent juste assez pour qu'elle réclame « Encore », avant qu'il étale son adorable brillant à lèvres avec sa langue et son sexe.

M'éclaircissant la voix, je l'invite à prendre un siège en face de moi.

— Assieds-toi, répété-je d'une voix rendue rauque par les fantasmes qu'elle éveille en moi.

— Oui... très bien.

Les jambes tremblotantes, elle pose ses fesses au bord de la chaise, derrière mon bureau. Je veux qu'elle me regarde, je veux qu'elle rougisse de l'attention que je lui porte, mais elle n'en fait rien. Elle fixe son regard sur les initiales – LJD – gravées sur la couverture de son dossier en cuir comme si elle les voyait pour la première fois.

Ça me va. Tôt ou tard, je la contraindrai à lever les yeux.

— Ça fait un bail, dis-je d'un ton railleur.

Elle aspire ses joues empourprées. Je me demande si elle se souvient de la dernière fois que nous nous sommes vus. Probablement, puisqu'elle cligne les yeux et tangué légèrement sur son siège.

— Tu as l'air... en forme.

C'est peu dire. Avec ses jambes interminables et ses seins qui invitent aux caresses, elle est la créature la plus séduisante qui ait jamais mis les pieds dans ce bâtiment. La respirer me torture, car elle sent la chaleur. La chaleur, la vanille et le sexe brutal et bruyant.

Je parie que sa saveur est aussi délectable que son odeur.

Mon membre frémit à cette idée et je ne peux contenir un grognement en constatant l'effet de sa présence sur ma libido. Je ne rencontre pourtant aucune difficulté à attirer des beautés voluptueuses au parfum entêtant dans mon lit. Enfin, dans leur lit, parce que je rechigne à inviter des femmes chez moi, en raison du semblant de lien que cela crée dans leur esprit. Mais j'ai des règles. Je ne couche pas avec les femmes mariées. Je ne l'ai jamais fait et je n'ai pas l'intention de m'y mettre. C'était la spécialité de mon père, et bien que je ne l'aie jamais rencontré de façon formelle, j'ai décidé depuis belle lurette que le tempérament de battant de ce crétin était le seul trait de caractère que j'aie hérité de lui.

Je scrute Lucy en me demandant si elle va se décider à ouvrir la bouche.

— Madame Williams ?

Ma voix la fait sursauter, et elle lance des regards de droite à gauche. Je parie qu'elle cherche une réplique spirituelle. Elle avait tant de répartie à l'école que je suis déçu qu'il lui faille autant de temps pour en dégoter une.

— Merci, dit-elle prudemment. C'est sympa de se revoir, Jace. Excusez-moi, monsieur Exley.

Quelle déception ! Elle ne fait plus la maligne, elle a perdu ce petit truc qui la rendait attachante à un point que c'en était exaspérant.

— Jace. Et on peut se tutoyer, je préfère.

Je referme mon portable, ajuste ma position dans mon fauteuil avec un petit rire qui l'incite à pencher son buste étroit en avant.

— Inutile de me donner du *monsieur* Exley.

— Vous me faites passer un entretien d'embauche. Évidemment que je dois vous vouvoyer et vous donner du *monsieur*.

Je ne peux pas nier l'intense satisfaction que j'éprouve en entendant ces mots franchir ses jolies lèvres, d'autant qu'elle est la dernière personne que je me serais attendu à voir solliciter un emploi auprès de moi. Je serais idiot de ne pas en tirer un certain plaisir. La dernière fois qu'elle m'a vu, elle m'a mis à l'index parce qu'elle me jugeait « capable de mettre en cloque toutes celles qui croisent ton chemin entre deux séjours en prison ».

Réprimant le sourire amer engendré par ce souvenir, je hausse les épaules.

— Je préférerais Jace et *tu*. Je ne dois pas être tellement plus âgé que toi. D'un an environ.

— Deux. J'ai sauté une classe et vous avez redoublé avant de...

Elle laisse sa phrase en suspens et lorsque nos regards s'accrochent, son ton supérieur la fait tiquer. Elle presse ses lèvres brillantes l'une contre l'autre et ramène nerveusement ses cheveux derrière son oreille.

— Il se peut que je me trompe. À propos de l'âge.

— Ce serait étonnant.

Je croise les mains sur son CV posé sur mon bureau. Elle concentre son regard sur les tatouages qui longent mes doigts et aspire sa lèvre inférieure entre ses dents. J'ai songé à faire la même chose une fois ou deux : sucer sa lèvre. Sa bouche m'alléchait déjà auparavant, et l'embrasser au point de la laisser sans voix semblait être la seule manière de la maîtriser.

— Comme je l'ai déjà dit, j'aimerais autant que tu m'appelles Jace. Après tout, nous sommes d'anciens *camarades de classe*, et tu aimerais travailler pour moi. C'est ce que j'attends de toi, compris ?

Ma voix rompt le charme jeté par mes doigts. Elle me regarde brusquement dans les yeux.

— Très bien... *Jace*.

— Ça, c'est une gentille fille.

Choquée, elle pousse un cri muet. Je dois faire appel à tout mon sang-froid pour me retenir de sourire parce que personne n'a jamais dû l'appeler ainsi. Je me sens étonnamment fier d'être le premier à oser.

— Alors comme ça, tu es dans le marketing ?

— Oui.

— Je t'aurais plutôt vue faire médecine.

Elle avait la bosse des maths et des sciences et elle se vantait d'obtenir les meilleures notes. Quant à moi, j'étais plus intéressé par ses atouts physiques, bien que je n'aie jamais cherché à la séduire. Trop coincée. Trop inaccessible. Trop *Lucy*, même si elle était indéniablement attirante. Je me gratte le menton, puis laisse retomber ma main sur le bureau.

— Tu sais, docteur, scientifique, directrice d'un groupe pharmaceutique diabolique. Quelque chose dans ce goût-là.

Une main sur le cœur, la mine renfrognée, elle paraît vexée. Tant mieux. Qu'elle se vexe.

— Le marketing me correspondait davantage, répond-elle avec détachement. Je suis douée pour présenter et promouvoir une marque.

— C'est sûr que tu n'as jamais eu la langue dans ta poche, Williams.

Elle se lèche instantanément les lèvres. C'est plus fort que moi, je suis sa langue du regard, happé par le besoin d'en voir plus. Ce n'est pas parce qu'elle a changé de nom au cours des dix dernières années que je n'ai pas le droit d'apprécier le renflement de ses lèvres ou l'arrondi de sa bouche quand elle marque la surprise. Elle expire en se passant la main sous la gorge, de la naissance des seins à la clavicule.

— Je... je me suis inscrite en école de commerce dans le but de travailler dans le marketing, après avoir décroché ma licence en sociologie.

Sa voix faiblit en fin de phrase, mais elle carre les épaules, mettant ses seins en avant, et poursuit.

— Je me suis aperçue que j'avais un don pour la publicité après m'être chargée de la promotion d'une pièce de théâtre sur le campus.

— Quelle pièce ?

Elle déglutit, puis me ment.

— J'ai oublié le titre.

Je parierais ma société et mes économies qu'il s'agissait des *Monologues du vagin*, mais elle est trop politiquement correcte pour prononcer un mot à connotation sexuelle en entretien.

— Évidemment.

Je pianote sur le bureau tout en passant son CV en revue. Silencieuse, elle paraît de plus en plus mal à l'aise chaque fois que je la regarde. Elle décroise les jambes, me laissant entrevoir l'intérieure de sa cuisse laiteuse, mais elle s'empresse de les croiser de nouveau, cette fois aux chevilles.

Domage, là encore.

Des cuisses comme les siennes – fermes, douces, qui dégagent ce parfum perturbant – méritent de l'attention, et j'espère que Duncan l'en couvre.

Je tire sur le col de ma chemise, m'exhortant à lire sa candidature. Énumérer ses nombreux accomplissements est le moyen le plus facile d'éviter de m'égarer sur ces jambes et de m'imaginer ce que cache cette robe jaune.

— Licence à Brown en 2008, maîtrise à Stanford en 2010, lis-je à haute voix.

Je hausse les sourcils. A-t-elle passé sa vie à l'université depuis que nous avons terminé le lycée ?

— C'est de la sorcellerie d'intello ! Nous avons quitté le lycée en 2006.

Elle plaque un sourire contraint sur son visage.

— J'ai suivi un double cursus qui m'a permis de décrocher deux diplômes en même temps.

— Impressionnant.

— Merci.

Mais sa réponse sonne davantage comme une question. Elle recommence à jeter des regards en tous sens, puis se penche en avant, ses seins pressés l'un contre l'autre juste assez pour relancer mes réactions physiques.

Elle me regarde avec cet air assuré qu'elle réservait à nos professeurs autrefois, quand elle faisait de la lèche. Je me prépare mentalement à vivre l'Expérience Lucy Williams.

— Ça, cette société, c'est impressionnant.

Je savoure le compliment, en bon arrogant qui adore les félicitations. Je m'adosse à mon siège et croise les doigts derrière la tête. Elle se contrefiche certainement de mon parcours, mais elle se trouve dans mes locaux. Elle va écouter ce que j'ai à dire.

— J'ai suivi la formation de soudage de Middlesex. Rien d'aussi illustre que tout ça, dis-je en désignant son CV du menton, mais j'ai toujours été habile de mes mains, et je me suis bien débrouillé. J'ai rencontré tous mes employés durant mon apprentissage. Je projetais de postuler à l'entreprise d'avionique pour laquelle mon oncle travaillait, mais il se trouve que j'ai touché un gros héritage. Au lieu de tout claquer en babioles sans intérêt, j'ai décidé de voir plus grand, de me fixer des objectifs... plus enthousiasmants.

Pendant que je résume mon parcours, son regard devient lointain. Je souris en coin, fier de parvenir à identifier précisément le moment où ses pensées ont

dérivé : juste quand j'ai évoqué mon talent manuel. Elle imagine mes mains en cet instant. Dans ses cheveux. Arrachant ses vêtements. Sur ses seins, pétrissant, caressant, aguichant. Je visualise la même scène, et malheureusement cela signifie une chose : je ne peux pas engager Lucy Williams. Si je ne fri-cote jamais avec des femmes mariées, je ne couche pas davantage avec mes employées. Ma passade avec Michaela a viré à la catastrophe, et je ne suis pas prêt à remettre le couvert. Même pas avec une créature aussi délectable que celle qui se trouve en face de moi.

— Votre travail est magnifique, bredouille-t-elle.

Elle détache son regard de mes mains, derrière ma tête, un ravissant voile rouge s'étalant sur sa peau douce tandis qu'elle me regarde dans les yeux.

— J'aurais aimé avoir la fibre artistique, mais j'arrive à peine à dessiner un personnage bâton avec des lignes droites.

— Tu connais *mon* travail ?

Et elle s'est néanmoins présentée à cet entretien ? Aurais-je été projeté dans la *Quatrième Dimension* ? Elle hoche la tête. Décroise les jambes, les recroise. Sa cuisse reparait. Si elle refait ce geste encore une fois, je ne répons plus de moi.

— J'ai vu la pendule sur le bureau de Daisy. Splendide.

— Ah, murmuré-je, retenant un rire tandis que je la défie du regard.

Lucy Williams, malgré ses recherches approfondies et son goût de la planification, ne sait rien sur ma société. Je devrais me sentir froissé. La chasser de mon bureau. Mais je n'en fais rien.

— Eh bien, traite-moi de prétentieux si tu veux, mais le reste est largement mieux.

Sa langue se promène entre ses dents et je me surprends de nouveau à lorgner sa bouche. Cette fois, je ne relève pas les yeux. J'aime entendre sa voix se bloquer tant elle est gênée quand elle dit :

— Il n'y a rien de mal à éprouver de la fierté quand on a du talent.

— Ça tombe bien, je suis fier et j'ai des raisons de l'être.

— Je ne peux qu'imaginer, commence-t-elle, légèrement essoufflée, j' imagine que vos autres créations sont sûrement aussi magnifiques. Quand avez-vous monté votre boîte ?

— Il y a trois ans. J'ai débuté avec cinq employés, mais j'ai dû me séparer de Michaela. (Je me passe la main sur la bouche et hausse les épaules.) L'an passé a été une très bonne année pour nous, en toute franchise. Nous avons fait des vagues.

Derrière son expression neutre, je devine qu'elle mijote quelque remarque piquante. *Sois au top de ta malice, trésor.*

— Vous avez fait des vagues mais vous souhaitez aller encore plus loin.

— N'est-ce pas le rêve américain ? Toujours plus. Toujours mieux. Toujours plus gros ?

Elle frissonne et détourne le regard le temps de rassembler ses pensées.

— C'est le rêve de tout le monde, monsieur Exley.

— Jace. J'insiste.

Je veux l'entendre prononcer mon prénom. J'ai besoin de l'entendre de sa bouche.

— Désolée, c'est une habitude.

— Tu la perdrais rapidement avec moi.

— Je vois, chuchote-t-elle.

Ses gestes saccadés, quand elle ouvre son book, prouvent que je la perturbe. Ce n'est pas la première fois mais ça ne m'a jamais autant exalté. Je n'ai

jamais tenté de la pousser à bout. Pas plus que je n'ai déjà senti mon sexe réagir aussi promptement face à elle. Elle me tend une liasse de papiers en travers du bureau, les tenant du bout des doigts pour parer à tout contact. Je récupère ses lettres de recommandation et éclate d'un rire caustique lorsqu'elle recule vivement sa main.

— Tu ne serais pas germaphobe ? Si c'est le cas, tu vas avoir du mal à t'adapter, ici, Williams.

J'avais l'intention de la toucher. De vérifier si sa peau est aussi douce qu'elle en a l'air.

Elle avance le menton d'un geste défensif.

— Je vous promets de m'adapter facilement. Bien que je n'aie jamais travaillé pour une entreprise telle que celle-ci, je...

— Si tu ne sais pas ce que nous vendons, pour quoi diable as-tu postulé ?

Je devine à son soupir tremblotant que cette dernière impolitesse achève de l'exaspérer.

— Alors, Williams ? Ou devrais-je t'appeler... (je vérifie sur sa candidature)... Duncan ?

Elle blêmit.

— Non, c'est Williams maintenant.

Elle n'est plus mariée, mais la nouvelle ne me réjouit guère. Je ne suis pas aussi souvent désolé que je devrais l'être, mais je me sens nul de l'avoir ridiculisée, et son expression attristée me crève le cœur.

Je n'aime pas qu'elle suscite en moi d'autres sentiments que le simple plaisir d'être attiré par elle.

— Très bien, Williams, dis-je sur un ton radouci. Pourquoi as-tu envoyé ta candidature à une entreprise dont tu ignores tout ?

— Je sais faire en sorte que des produits se vendent, c'est tout ce qui compte. Chez WLC, j'ai commercialisé tout et n'importe quoi, depuis de l'électronique jusqu'à des jouets.

Une amorce de sourire flotte sur mes lèvres.

— Des jouets ?

— Oui, vous savez, ces babioles ludiques que les parents achètent pour leurs enfants.

Un rire silencieux me secoue les épaules. Confuse, elle fronce les sourcils. Si elle savait ! Je lui fais signe de poursuivre, aussi prend-elle une inspiration.

— Plus récemment, je me suis concentrée sur la stratégie de marque et j'ai piloté le lancement d'une entreprise de café bio.

— Java-Org, lis-je sur son CV.

Je fronce les sourcils car je connais ce nom. Si c'est bien l'entreprise à laquelle je pense, ça ne m'étonne pas qu'elle ait démissionné. Leur café est infect.

— Daisy a passé commande chez eux une fois ou deux. C'est le café conditionné dans des boîtes métalliques vertes, non ?

— C'est bien ça.

Fière, elle sourit largement, si bien que je ravale mon commentaire insultant sur le jus de chaussette que Daisy nous a obligés à boire, mon équipe et moi.

— Leur café a rencontré un franc succès. C'est pourquoi je ne doute pas de parvenir à accroître vos ventes, si vous me laissez une chance. Pour commencer, nous nous occuperions de mettre en place un site Internet. Ne pas en avoir nuit à votre image.

Je réfléchis un instant, tapotant mon menton.

— Pourquoi es-tu partie ? Si ça marchait si bien, pourquoi démissionner ?

Elle baisse les yeux vers ses mains, sur ses genoux, comme si je venais de piétiner ses espoirs et ses rêves.

— En raison d'un différend insurmontable avec le directeur.

J'avais cru qu'elle invoquerait un besoin de changement. Ou qu'elle avait goûté d'autres cafés et décidé d'arrêter de vendre de la mauvaise qualité.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle confie ouvertement leur mésentente.

Elle est pleine de surprises aujourd'hui.

— Supposons que je t'engage, et qu'un jour je te contrarie – car je peux te garantir que ça arrivera, on me reproche parfois d'être agaçant...

— Agaçant ?

— Un connard, pour être précis.

Je lève les yeux au ciel. Elle sait pertinemment ce que j'entends par là étant donné qu'il lui est arrivé de m'appeler comme ça et que ma réponse l'avait fait rougir jusqu'aux oreilles. Comme en cet instant. Je reprends :

— Pour l'amour du ciel, Williams ! S'il arrive qu'il y ait de l'eau dans le gaz, tu claqueras la porte avec moi aussi ?

— Non. La situation est complètement différente, rétorque-t-elle sans hésiter.

— En quoi est-elle différente ?

Mon sarcasme latent l'irrite. Elle avance ses fesses au bord du siège, ses narines frémissant tandis qu'elle se cramponne au rebord de mon bureau.

— Premièrement, vous n'êtes pas mon mari.

Ah, zut. J'observe son visage crispé en m'attendant à moitié à ce qu'elle fonde en larmes. Elle m'a mis à bout plus souvent que je ne saurais le dire, mais je ne veux pas la voir pleurer. Quand j'étais enfant, ma mère pleurait si souvent à cause de mon ordure de père que je me sens impuissant devant une femme en sanglots.

— Et vous ne me trompez pas avec un collègue. Alors, avec tout le respect que je vous dois, je dirais que la situation est très, très différente.

Elle semble ahurie, comme si elle n'en revenait pas de s'être autant dévoilée. Puis ses épaules s'affaissent et elle presse ses paupières fermées.